# LA VEILLE DE SEDAN

Sous la signature du colonel Ch. Corbin, Hachette vient de publier un beau et émouvant volume : "Notes et souvenirs." Ce sont les mémoires d'un des plus brillants officiers de l'armée française, dont la maladie interrompit prématurément la carrière, peu d'années après la guerre de 1870. Du livre du colonel Corbin nous extrayons un épisode dramatique et peu connu, qui se place la veille de la bataille de Sedan et dont un de ses vieux compagnons d'armes lui fit le récit saisissant.

"L'armée de Châlons était venue se masser sur les hauteurs qui dominent à l'est la ville de Sedan. Les dernières troupes du 1er corps défilaient encore dans l'obscurité sur les routes étroites qui traversent la Givonne et ne devaient gagner que vers onze heures du soir les emplacements qui leur avaient été assignés.

"A l'intérieur de la ville, le trouble et le désordre régnaient déjà. Des détachements traversaient, cherchant leur corps d'armée et demandant leur chemin. Des voitures dételées obstruaient les principales rues, les chevaux attachés au timon, les conducteurs étendus sur les caissons et dormant enveloppés dans leurs manteaux. Le long des murs, des feux à moitié éteints se consumaient sous les marmites de fer-blanc, et avant même que la viande, tardivement distribuée, fût entièrement cuite, la soupe était partagée avec des bouts de gaine les entre-hachés.

"Dans le grand salon de la sous-préfecture de Sedan, plusieurs personnes sont réunies. Un homme d'un certain âge, en uniforme de général de division, est assis devant une table ronde couverte de dépêches télégraphiques et de lettres décachetées. Ses yeux se promènent distraitement sur une carte déployée devant lui. Malgré l'impassibilité apparente sous laquelle il s'étudie à dissimuler les sentiments qui l'agitent, son regard éteint, l'air de souffrance et d'angoisse dont ses traits portent l'empreinte, tout accuse en lui une douleur morale immense, à laquelle se joignent, par surcroît d'infortune, de cruelles douleurs physiques. Absorbé par ses réflexions, il tourne machinalement entre ses doigts sa cigarette éteinte, sans songer à la rallumer. Autour de lui règne un silence religieux, à peine troublé à intervalles éloignés par des chuchotements. On parle bas comme dans la chambre d'un mourant. Deux ou trois lampes posées çà et là ne parviennent qu'imparfaitement à éclairer cette vaste pièce dont une partie demeure obscure. L'une d'elles, placée sur une console, projette sa lumière sur un buste en plâtre couronné de lauriers, lequel présente une vague ressemblance avec les traits du personnage assis près de la table.

"Cet homme, en effet, est l'empereur Napoléon III, lequel, après s'être dépouillé volontairement du commandement de l'armée et l'avoir remis aux mains des maréchaux de Mac Mahon et Bazaine, est venu le 16 août rejoindre l'armée en formation au camp de Châlons, courant ainsi au devant des destinées lamentables qui l'attendent.

"Derrière lui, se tiennent debout et appuyés à la cheminée deux officiers généraux, que leur pantalon écarlate à bande d'or fait reconnaître pour des aides de camp de l'Empereur. L'un d'eux, haut de taille, le front dénudé et fuyant en arrière, le nez en bec d'aigle, le masque froid, la bouche railleuse. Nul ne lira dans son regard ou sur sa physionomie autre chose que ce qu'il veut y laisser lire. C'est le général Castelnau.

"L'autre, blond, la moustache tombante, le teint pâle, l'œil bleu et triste. C'est le prince de la Moskowa, le fils du grand Ney, du brave des braves.

"Dans un coin obscur du salon, plusieurs officiers d'ordonnance forment un groupe immobile et silencieux. Assis devant une petite table, un homme jeune, à la figure ouverte et avenante, le visage encadré d'une épaisse barbe noire, écrit avec rapidité. C'est Franceschini Pietri, le secrétaire particulier de l'Empereur. A côté de lui s'entassent les lettres et les dépêches dont il a couvert les marges de ses annotations.

"Des pas se font entendre dans la pièce voisine. Un officier entre et vient parler bas à l'Empereur, qui fait un signe d'acquiescement. La porte s'ouvre à deux battants et donne passage à une dizaine d'officiers généraux qui entrent, en s'inclinant devant le souverain.

"A leur tête s'avance le maréchal de Mac Mahon, le commandant en chef de l'armée qui va gagner cette suprême partie sur les bords de la Meuse."

Derrière le maréchal, paraissent les généraux Ducrot, Félix Douay, de Wimpfen, Lebrun, Forgeot et Dejean.

"—Prenez place, messieurs, dit l'Empereur, en désignant de la main les sièges disposés autour de la table.

"Monsieur le Maréchal, poursuivit le souverain, quand chacun fut assis, j'estime que les circonstances sont graves et que nous touchons à une heure décisive. Resté étranger jusqu'ici, comme je m'en suis imposé le devoir, à la direction des opérations militaires dont vous seul avez la charge, je n'ai pas l'intention aujourd'hui de me départir de cette réserve. Je vous prie seulement de me faire connaître est quelle selon vous la situation actuelle et quelles dispositions vous avez adoptées en vue de faire face aux éventualités auxquelles, avec l'aide de Dieu et grâce à la vaillance de l'armée, j'espère encore que nous serons en état de faire face.

"L'Empereur, qui avait dû faire un effort pour parler aussi longuement, se tut après avoir prononcé d'une voix lente et sourde ces paroles qui accusaient chez lui plus de résignation et de noblesse de sentiment que de conviction."

Le maréchal de Mac-Mahon expliqua longuement son plan de bataille : il est connu. En considérant la situation comme grave, il ne désespérait point de la victoire.

"—Le ciel vous entende, mon cher Maréchal, reprit l'Empereur, qui ne semblait guère partager les illusions du duc de Magenta.

"Tout le monde s'était levé et se disposait à se retirer. A ce moment d'un des coins du salon perdu dans l'ombre, une voix s'éleva disant avec l'accent de la prière : "Sire ! Sire ! pardon !"

"Tous les regards se tournèrent de ce côté.

"On vit alors un officier se détacher du groupe des personnes qui l'entouraient et s'avancer jusqu'à la table. La lumière l'éclaira en plein et chacun reconnut le commandant.... Ce jeune officier supérieur appartenait à l'arme de la cavalerie. Ses brillantes facultés militaires et son intelligence hors ligne lui avaient valu de recevoir l'épaulette de chef d'escadrons à un âge auquel cet avancement est rarement obtenu, et d'être désigné pour servir en qualité d'officier d'ordonnance auprès de l'Empereur qui l'honorait d'une façon particulière. Sa figure loyale et ouverte lui gagnait à première vue les sympathies de chacun. En ce moment, il était très pâle, mais semblait mû par une détermination énergique.

"—Sire, continua-t-il, je supplie l'Empereur de m'écouter. Je n'ignore point combien ce que je fais actuellement est contraire aux règles de la discipline ; je ne me dissimule pas quelles sont les conséquences de l'acte que je vais commettre. Il y va pour moi du Conseil de guerre. Je le sais ; et, loin de m'y soustraire, je serai le premier à le réclamer. Mais il faut que ma conviction soit bien puissante pour me faire manquer ainsi à mes devoirs. Sire ! Je vous en conjure ! écoutez-moi !

"Un étonnement profond s'était emparé des assistants. Tous les yeux étaient fixés avec curiosité sur la figure résolue du jeune officier. Chacun pressentait que ce qui allait se passer n'était pas ordinaire.

"L'Empereur, après un moment d'hésitation, se rassit et fit signe au commandant qu'il était disposé à l'écouter.

"—Sire, nous touchons à la plus épouvantable des catastrophes. Nous serons attaqués demain matin au point du jour, il faut se garder d'en douter. Laisser à nos troupes fatiguées et ébranlées un jour de repos serait de la part des Allemands une faute ; ils ne la commettront pas. Quant à leur force, ce n'est pas 70 000 hommes que nous avons en face de nous, c'est peut-être trois fois autant. L'armée du Prince Royal qui nous suit depuis Châlons n'est pas la même que celles contre laquelle le 5e corps a eu à lutter sur les bords de la Meuse. Il y a deux armées en face de nous. On assure que le roi de Prusse est avec l'une, ce qui doit faire supposer qu'elle présente un effectif imposant. Au reste, ce n'est point avec des forces restreintes que le Prince Royal se serait risqué à marcher sur Paris à notre suite. Que chacune des deux armées ennemies compte au moins 100 000 hommes, cela n'aurait rien qui dût étonner. C'est à ce chiffre que des habitants de Vouziers ont évalué la force d'une de ces deux armées qui occupait récemment les environs de cette ville. Nous avons donc contre nous le nombre, sans parler de cet ascendant moral que donne la victoire. Nous sommes perdus si nous ne compensons ces désavantages par des positions aussi bonnes que possible. Or, ces positions, Sire, nous ne les avons pas. Pardonnez-moi, monsieur le Maréchal, vous sous les ordres duquel j'ai débuté en Crimée, vous pour qui je professe un respect sans bornes. Enfant de ce pays, je connais à fond les environs de Sedan pour avoir été élevé dans cette ville jusqu'à l'âge de seize ans et être venu à deux reprises y tenir garnison. Dans mes longues promenades à cheval à travers la campagne, il n'est pas un ravin, pas un pli de terrain que je n'aie explorés, pas un sentier que je n'aie suivi, pas un relief du sol qui ne me soit familier. C'est cette connaissance approfondie du pays que nul ne peut posséder à un égal degré, et non une folle et ridicule présomption bien loin, Sire, de ma pensée, qui m'inspire la résolution à laquelle je cède en élevant ainsi la voix au mépris de la discipline et des convenances les plus élémentaires.

"L'étonnement des généraux n'avait fait que s'accroître. L'un d'eux, le général de Wimpfen, commençait même à manifester une certaine impatience.

"—Parbleu ! grommelait-il, à mi-voix, mais assez haut pour être entendu de tous, je ne m'attendais pas en arrivant à l'armée à y recevoir une leçon d'art militaire d'un chef d'escadrons.

"—Laissez parler le commandant, messieurs, dit froidement le Maréchal, si toutefois l'Empereur le permet. Sa connaissance du pays peut nous être très utile.

"L'Empereur fit un signe d'acquiescement."

Le commandant développe alors avec une chaleur et une éloquence entraînantes les avantages d'une retraite sur Mézières.... Il parle longtemps....

"Puis cessant de parler, il recule de quelques pas dans la direction du groupe d'officiers dont il s'était détaché. Son émotion et sa fatigue étaient telles qu'il fût peut-être tombé si deux de ses camarades ne l'eussent soutenu dans leurs bras.

"L'Empereur se tournant vers lui le remercia du regard et, souriant tristement, lui tendit une main que le jeune officier saisit avec un respectueux empressement, en s'inclinant profondément et en comprimant à grand peine ses sanglots.

"Puis s'adressant au Maréchal :

"Que pensez vous, monsieur le Maréchal, lui le souverain, de ce que vous venez d'entendre ?

"—Sire, répondit le loyal soldat, tout ce que vient d'indiquer le commandant peut à la rigueur être exécuté. Les troupes, il est vrai, sont fatiguées. Un changement de bivouac opéré au milieu de la nuit peut entraîner quelque désordre. Toutefois, si chacun fait son devoir, les difficultés, si nombreuses et si grandes qu'elles soient, peuvent être surmontées. Que l'Empereur juge ! S'il estime que les dispositions proposées soient préférables à celles que, dans ma connaissance plus imparfaite du terrain, j'avais cru devoir prescrire, je suis prêt à donner les ordres nécessaires et à assurer autant qu'il dépendra de moi leur prompte exécution. Ces messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les commandants de corps d'armée qui s'inclinèrent silencieusement, ces messieurs pensent comme moi, et leur dévouement est égal au mien. Suivant ce qu'ordonnera l'Empereur, nous agirons."

"Le souverain laissa tomber son front sur sa main, et tout un monde de réflexions sembla l'envahir....

"Et alors, dans le silence profond qui emplissait la vaste pièce, en prêtant attentivement l'oreille, on eût pu entendre un bruissement léger, comme un battement d'ailes. C'était le génie familier du troisième des Napoléons qui s'envolait, en se couvrant la face, vers les régions d'où l'on ne revient pas."

## Alphonse XIII et l'anarchiste.

Voici une jolie anecdote sur le roi d'Espagne, rapportée par un de nos confrères.

Alphonse XIII qui, on le sait, est actuellement à la Granja avec la jeune reine d'Espagne, ne prend nul souci de l'étiquette ni des anarchistes, dans les promenades qu'il fait presque quotidiennement autour du château.

Il entrait l'autre matin dans un bureau de tabac pour y acheter des cigarettes. Dans l'ombre de la boutique, il aperçut un autre client que sa présence paraissait gêner beaucoup et qui chercha à s'esquiver.

Alphonse XIII le regarda plus attentivement, et, l'ayant reconnu pour un des anarchistes arrêtés lors de l'attentat de la calle Mayor, il l'interpella en souriant.

L'anarchiste, très troublé, ne savait que dire, mais le jeune Roi le rassura complètement en lui serrant la main et en le priant d'excuser la police, qui arrête si souvent des innocents et qui laisse plus souvent encore échapper des coupables.

Puis Alphonse XIII prit une rose du bouquet que la Reine portait à son corsage et l'offrit au pauvre diable, qui fondit en larmes.

Villégiature.

— Qu'est ce que vous comptez faire cet été ?

— Je ferai comme Mahomet j'irai à la montagne....

# LES Souverains Actuels.

## LEURS GESTES

Le geste peint l'homme et aussi la femme, il ne ment pas, il est un réflexe souvent involontaire, il dénote l'état de conscience, d'activité, de volonté, le geste est parlant.

Le Roi d'Angleterre aime à passer son doigt sous son propre menton ; l'Empereur allemand tire sa moustache avec énergie, tandis que l'Italien Victor-Emmanuel la caresse doucement. L'Empereur d'Autriche fait bouffer ses favoris ; le Tzar Nicolas passe fréquemment sa main sur le sommet de sa tête ; le Roi des Belges prend à poignée sa barbe épaisse et l'allonge en pointe ; le Roi Oscar met l'index sur le bout de son nez ; le nouveau Roi de Norvège, Haakon, renifle avec force ; Alphonse XIII dessine sur son jeune front des lignes horizontales ; le Pape Pie X, lorsqu'il est assis, fait deux ou trois fois le geste de se lever avant d'y parvenir, non par la fatigue mais par hésitation ; le Sultan se tape la nuque avec le plat de sa main droite et le Roi Georges de Grèce, quand il est debout, balance une jambe légèrement.

Que déduire ?.... leurs goûts, leurs actes.

On pourrait se tromper. Les Fakirs hindous croient que reproduire le geste de quelqu'un, c'est s'assimiler à lui, c'est se procurer des idées analogues, aussi pour obtenir leur extase, se vouent ils aux poses les plus bizarres.... Quelques-uns se perchent, d'autres se suspendent, d'autres lèvent une jambe et un bras avec l'intention d'imiter un animal. J'en ai vu qui avaient trouvé moyen de se tenir ainsi ; assis à terre, les jambes croisées, les pieds sous les cuisses, les bras croisés par derrière de manière à rattraper avec la main droite l'orteil droit, et avec la main gauche l'orteil gauche. Essayez de la posture et vous m'en direz des nouvelles....

Quoi qu'il en soit, ces gens arrivent aux extases, ils voient des paradis....

D'autres contemplent leur nombril, et en France même il y eut la secte bizarre des "Quiétistes qui pratique ce genre de sport.

Et les Reines, demanderez-vous, que font-elles ? Chacune a aussi sa petite manie : la Reine d'Angleterre, calme, digne, souverainement jeune, est sobre de geste, son visage est impassible mais ses doigts s'agitent et on la voit souvent opposer successivement au pouce, dans l'ordre, les autres doigts. Ce geste est quelquefois présenté par des gens très intelligents, mais nerveux.

La Reine Wilhelmine de Hollande montre fréquemment le bout pointu de sa langue entre ses lèvres. A ce geste enfantin s'ajoute une contention cérébrale, car elle fronce verticalement les sourcils et les détend subitement, dans un sourire, quand on la rappelle au présent.

L'Impératrice d'Allemagne tourne légèrement, quand elle marche, ses hanches et ses épaules ; cela vient sans doute de son amour de la parade en belle toilette et surtout dans ses uniformes variés des divers régiments dont elle est officier.

Il paraît que la Reine d'Espagne, la Princesse Ena de Battenberg, marche en sautant, tandis que sa tendre amie, l'Impératrice Eugénie, marche en traînant les pieds.

Ce ne fut pas toujours ainsi.

L'Impératrice de Russie serre les lèvres et les dents, tout son être est comprimé, elle se détend mal et doit peu savoir se reposer.

La Reine d'Italie va les bras ballants, le cou un peu tendu, elle sourit aisément, regarde à droite et à gauche sans trouble.

Et vous, mes chères lectrices, vous avez un petit tic — peut être ignoré — vous avez un geste de predilection ; un mot qui revient souvent, une petite manie, cherchez-la et trouvez en la source. Elle est peut être bien profonde, bien atavique, ou encore, comme diraient les partisans des réincarnations successives, antérieure à la vie actuelle.

Quelle qu'elle soit, cette accoutumance peut jeter une lueur sur l'étude de "soi".

Il y a des habitudes jolies, mais il y en a de grotesques, je me souviens avoir eu toutes les peines du monde à garder mon sérieux vis-à-vis d'une femme de grand mérite et de grand talent, qui répétait régulièrement deux fois le dernier mot de chaque phrase et accompagnait cela d'un mouvement du corps en avant. Je pensai que c'était une nature qui se possédait peu, était timide, distraite, et que ces répétitions avaient pour but de se donner le temps de chercher les propositions suivantes, de se rappeler à l'ordre elle-même.

Or, nous avons une disposition si absolue à l'imitation, qu'au bout d'un moment elle m'avait inoculé son tic, nous avions l'une après l'autre le même salut assis, les mots se doublaient aux fins de discours et, si un témoin se fût trouvé entre nous, il aurait eu peine, je crois à ne pas se "tordre en spirale" devant ces deux interlocutrices qui, certainement, devaient rappeler de près les canes quand elles se regardent et se tendent le cou.

La chose m'était si bien restée dans la cervelle qu'en traduisant le soir, chez moi, notre dialogue, je saluais ma feuille de papier et écrivais deux fois toutes les finales.... L'obsession ne put se perdre que dans le sommeil.

# Ma Campagne

Si vous connaissiez ma campagne, vous en seriez certainement jaloux. Oui, jaloux, et qui pire est : amoureux ! Car elle est adorable et irrésistible, ma campagne avec ses airs sans façons, toute en broussailles. D'ailleurs, elle a parfaitement conscience de ses charmes affriolants, telle qu'elle est, et tout comme une belle rusée, elle fait très bien que vous jetteriez pour elle (et ça ne serait pas long encore) votre bonnet par-dessus les moulins !

Vous dites : comme la chanson ....Douce manie orgueilleuse de propriétaire, réalisation du rêve bucolique et étriqué d'un pauvre citadin sans grandes aspirations ! A la porte de Paris, petite maison de poupée crépie en rose, parée de faïences bigarrées, disquée d'une prétentieuse tourelle en pigeonnier, dans un terrain de quatre pieds six pouces, jardin léché, gazon peigné, allées cordées, arbres maigrichons.... Horreur ! Quelle piètre opinion avez vous donc de mon sentiment artistique ? Voilà qui n'est guère flatteur et j'ai grande envie de me rebiffer. Pourtant, comme vous ne connaissez ni l'habitation ni l'habitante, je vous pardonne ce jugement avilissant pour mon bon goût, et, pour prolonger votre courte honte en une admiration et une contrition profonde, je vais vous faire dans les détails les bonheurs de mon domaine ; après, nous en recauserons....et vous m'en direz des nouvelles !

Ma maisonnette est le castel seigneurial d'un groupement de quelques habitations villageoises, adossées en une pose coquette sur l'inclinaison boisée d'une colline. Dès le seuil, la nature vous sourit agréablement ; à la barrière, au toit de chaume, une aristoloche aux feuilles géantes, pareille à un dragon vigilant, s'emmêle de liserons aux calices hardis : à leur pieds vagabondent, le long du treillage, des touffes de capucines d'un jaune vermillonné, tandis qu'à deux pas un jasmin éclaire des risettes parfumées de ses étoiles blanches, tapisse une encoignure. Tout pousse, s'étale et s'ébat avec une incivilisation révoltante. A gauche et à droite, s'étalent des plates-bandes où croissent sans suite dans le plus ravissant désordre, un énorme églantier, piqué de petites roses fraîches baignées de lueurs transparentes à peine nacrées, telle une tendresse à son déclin ; à sa base, des reines-marguerites jettent dans l'air les kyrielles de leurs bouquets voyants ; plus loin, de plantureux dahlias couverts de fleurs aux pétales colorés, tuyautés et ruchés comme des collerettes de gala, et les fraises volumineuses du temps jadis, puis d'énormes fleurons de géraniums trouent de leurs panaches riants les branchages épineux du houx, et au travers des pompons poitus des agératums, s'élancent en mille fusées les grappes écarlates des sylvias, leurs clochettes déchiquetées toutes rouges comme d'une pudeur en émoi sous le contact frôleur des tiges voisines.

Une haie de gigantesques tournesols aux centres graineux et bruns, altiers et bouffis de leur importance, détachent sur la nudité crayeuse d'un mur les découpures de leurs auréoles d'or, pareilles aux volants festonnés d'un grand chapeau abritant des frimousses lippues de petites négresses, et leur faisant vis-à-vis des rosiers bengales s'épanouissent offrant les chairs roses et voluptueuses de leurs fleurs à l'admiration du regard. Enfin de ci, de là, des phlox aux senteurs violentes fraternisent auprès des pieds de gueules de loups, infimes figures grimaçantes de satyres, et livrent passage au faufilement d'héliotropes embaumés, modestes et recueillis, vêtus de demi-deuil.

De l'autre côté, c'est une merveille digne du jardin des Hespérides. Tenant toute la longueur de mon parterre, un berceau, aussi tentant que la pomme qui nous condamna tous, hélas ! au malheur éternel, ruisselle d'une treille enlaçante qui s'incruste enchevêtre, pend pour se reprendre encore aux fils de fer qui l'emprisonnent ; de temps, en temps, souvent, oh ! très souvent, de gros grains opaques ou de jais bleu ne font jour et percent le feuillage taché de rouille de leurs rondeurs appétissantes. Voilà le seul endroit corrupteur de mon nid, capitonné de mousse et de joliesse rustique, à moi de se mettre en garde si l'on a peur de Satan....

A présent que vous voici initié à tous les secrets de ma flore, voulez vous que nous pénétrions dans mon logis ? Mais avant regardez la bien, ma demeure, jolie, toute fanfreluchée sous son manteau royal. De la route on l'ignore, perdue qu'elle est parmi les arbres et les massifs épais comme des maquis ; elle n'a qu'un étage ; la blancheur de ses murailles éclate par instants sous un rideau de vigne vierge laissant tomber nonchalantes ses pendeloques d'ambre et de rubis qui s'entre-croisent dans la verdure brillante du lierre, ourlant de leurs guirlandes vivaces des volets tout verts aussi. Une aristocratique clématite, un peu dépaysée au milieu de tous ces étourdis, se dresse jusqu'à ma fenêtre, ses folioles de velours violet s'élargissant en couronne héraldique ; le matin, à mon réveil, toute endiamantée de poussière brillante, de goutelettes humides, belle et pimpante et parée comme pour une fête elle m'adresse un élégant bonjour. Tout près, dans un gros sorbier, un jeune ménage de pierrots s'est installé ; dans la buée du jour naissant, les deux oiselets font entendre un gentil duo, une succession chromatique de "pié pié" tout en faisant leur toilette et en lissant de leurs mignonnes pattes leurs plumes grisailles ébouriffées par le sommeil.

Maintenant poussons l'huis et entrons. Ce cher home ! Spectateur muet des années écoulées, de toute ma jeunesse écoulée au milieu de l'hospitalité viellotte et surannée des chers vestiges de jadis ! Pas une pièce de la vieille demeure où mes souvenirs ne bruissent et ne chantent, dansant en sarabande comme des lutins, voltigeant sur les poutres, folâtrant le long des lambris, farandolant dans les recoins.

Oh ! l'intense chaleur des neiges d'antan et des rêves puérils du bon vieux temps qui vous pénètre de la précieuse religion des souvenances, la pensée perdue dans l'intimité secrète de l'être, vous faisant revivre les étapes du passé, laissant se dévider le long chapelet lointain contenant toutes vos joies d'enfant, vos illusions d'adolescente, vos pleurs et vos enchantements de femme.... Oasis de bonheur, cal vaire de douleur. Heures blanches, heures roses, heures grises ! Combien de fois dans l'apaisement infini des vastes pièces, au mobilier rigide et net s'égayant du jour qui pondrole par les lamelles des persiennes entrecloses, n'ai-je pas reparcouru en songes les chemins que jamais plus l'on ne retrouve.... Alors pour échapper à l'acuité frisant l'angoisse de toutes ces choses qui m'étreignent, je m'évade de ce milieu bavard ou sommeillent à peine engourdies les richesses et les misères de ma pauvre âme par une porte dérobée tout au fond de mon jardinet : la clef dans la serrure et cric, crac, je suis en plein champ. Tout près, sur les gradins du coteau, un ombrage majestueux agité par le zéphyr léger m'adresse des signes d'amitié tellement engageants que sans faire de cérémonies, une.... deux.... je retrousse prestement mes cotillons et chaussant des bottes de sept lieues, je gravis à grandes enjambées un raidillon abrupt, remuée d'une émotion délicieuse en m'enfonçant sous la ramée.

C'est un petit bois sauvage, il est feuillu, feuillu, avec des allures échevelées de forêt vierge et des dessous pleins de mystères où scintillent des bribes de soleil. Une fraîcheur émane d'une mare jonchée de nénuphars lilials ; leurs larges feuilles s'étalent, minuscules berceaux prêts à sauver d'autres Moïses ; quelques insectes bourdonnant et criaillant y posent pour une seconde leurs animaculités mennes, puis revoltigent ; des libellules aux ailes bleues fendent la surface de l'eau que rident, ou un souffle impalpable, leurs vols légers et des sauterelles explorent de leur curiosité furtive les ajoncs offrant l'asile de leurs grâces ployantes à toute cette gent aquatique ; une quantité de petits sentiers tout barbus d'herbes hautes jouent à cache cache dans l'incohérence de leurs directions, tandis qu'une unique allée correcte, parsemée d'un sable fin ou l'on enfonce comme dans un tapis de Smyrne, éteint là bas son dôme de verdure dans une ivresse de lumière pâle.

Le soir, lorsque sur le bois tombe un voile de brume argentée et que résonne en une audition mystique et solennelle l'alleluia des cloches aux voix d'airain, le décor est féerique. Devant soi, sur l'échappée de l'horizon, le roi des astres disparaît, fondant les traînées lumineuses de ses rayons en des roseurs de corail ; alentour, tout resplendit des reflets d'une puissance qui se meurt au milieu du triomphe et de la gloire ; les forges célestes brûlent du feu et du sang. Et l'air reste souverainement calme et tranquille imprégné de béatitude et de douceur extatique.

Dans les chênes centenaires les oiseaux toujours ne content leurs amours et le grillon comme une diva prima donna lance parmi le gazon fou ses refrains d'heureux augure... Pourquoi devant ce spectacle de divine apothéose sent-on tout d'un coup sans rime ni raison son cœur de pauvre mortelle se fendiller, se ramollir comme une petite pâte de guimauve très sucrée ? Comment définir toute la langueur incertaine et vacillante de cette sensation fragile et tendre si suppléée elle même de se sentir là ? Profanes ! ne raillez pas cette griserie touchante qui vous enveloppe de bienheureuses renaissances d'espoirs, vous pénètre d'un baume bienfaisant, rédemptionne vos doutes et vos scepticismes. En face de la contemplation des forces magiques et pures de la nature, pendant ces minutes bénies, reviennent courage et croyances tandis que s'effacent les visions enténébrées et le trou béant et sombre de l'avenir.

Eh bien, êtes-vous convaincu ? Et trouvez vous maintenant que mes conceptions sont à la hauteur de mes enthousiasmes ? Eh ! Eh !.... Oh ! Oh !.... En voilà un air et une drôle de figure "tout chose".... Le coup de foudre, quoi ! Vous êtes féru de ma campagne et vous brûlez d'envie de faire sa connaissance. Malheureux ! c'est grave, très grave, mais l'avais-je assez prédit, hein ? Allons, voyons, il n'y a pas de quoi baisser ainsi le nez et passer par tous les tons gradués du coquelicot. On sait ce que c'est, allez !.... Compatissante, j'aurai pitié de votre détresse et l'année prochaine, quand viendra la mélancolie savante de l'arrière-saison je vous recevrai dans ma retraite.... et vous verrez comme ça retrempe de vivre ainsi parmi les bêtes et les fleurs du Bon Dieu !

**ALBERT SOREL,**

## MUSICIEN ET PARODISTE

Le grave historien qui vient de mourir fut aussi un brillant musicien.

—Dans ma famille, disait-il, la musique était une passion traditionnelle. On peut expliquer par l'atavisme ce penchant vers l'harmonie, encore que souvent l'atavisme n'explique rien du tout. Mais si loin que je remonte dans mon souvenir, je retrouve des impressions musicales persistantes. Chez nous à Honfleur, on organisait des soirées à grand orchestre, qui me jetaient en émoi. Mon grand père, notamment, était un fanatique de ces manifestations et se plaisait à réunir autour de son piano tous les amateurs du pays. En ce temps là, les voyages à Paris étant rares, on avait coutume de se donner à soi même ces satisfactions artistiques, et il ne passait pas un musicien aux environs de Honfleur sans qu'on ne l'attirât au logis pour quelque exécution.

"J'avais cinq ans lorsqu'apparut mon principal initiateur, le jeune Scandinave Tœllfsen. Un jour, Tœllfsen débarqua de Norvège pour connaître Chopin. Ce septentrional fanatique et doux arrivait par un voilier, en quête de quelqu'un qui l'amènerait jusqu'à son dieu. Il parvint à connaître, par le consul de Honfleur, un ami parisien qui l'introduisit chez George Sand, et bientôt après, il rencontra Chopin. Mais il avait assez longtemps séjourné dans notre ville normande pour m'inspirer une vive affection et raffermir en moi le culte des classiques : toute ma jeunesse fut ainsi bercée de ces noms merveilleux, Beethoven, Bach et Chopin, alors en pleine possession de leur gloire, et je demeurais extasié, des soirs et des nuits, en écoutant vibrer le quatuor, dans le salon de grand père !

"Puis Tœllfsen s'établit à Paris et s'y créa des relations intéressantes parmi les musiciens ; il composait lui-même avec talent. Lorsque je vins à mon tour poursuivre ici mes études, il m'entoura de soins affectueux et développa mon penchant pour l'harmonie. J'appris le contrepoint et la fugue.... J'eus même cette audace de mettre en musique des poésies de Théophile Gautier, musique que, fort heureusement, nul ne connaît aujourd'hui, pas même moi, car ce devait être de fort méchante inspiration !"

M. Sorel avait un sens critique aiguisé et de la drôlerie dans l'esprit, bien que, naturellement, ses travaux historiques n'en portent pas trace. Il admirait beaucoup Victor Hugo, et le parodiait mieux encore. Telle pièce grandiloquente d'Olympio, agréablement déformée par M. Sorel, devenait un petit chef-d'œuvre de bouffonnerie.